

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Germain FAVRE

Un enfant perdu du Romantisme
(Jacques Imbert Galloix) (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 109-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Un enfant perdu du Romantisme

(Suite)

« C'était en octobre 1827, un matin qu'il faisait déjà froid ; je déjeunais ; la porte s'ouvre, un jeune homme entre. Un grand jeune homme un peu courbé, l'œil brillant, des cheveux noirs, les pommettes rouges, une redingote blanche assez neuve, un vieux chapeau. Je me lève et je le fais asseoir. Il balbutie une phrase embarrassée d'où je ne vis saillir distinctement que trois mots, Imbert Galloix, Genève, Paris. Je compris que c'était son nom, le lieu où il avait été

enfant et le lieu où il voulait être homme. Il me parla poésie. Il avait un rouleau de papier sous le bras. Je l'accueillis bien. Je remarquai seulement qu'il cachait ses pieds sous la chaise avec un air gauche et presque honteux. Il toussait un peu. Le lendemain il pleuvait à verse, le jeune homme revint. Il resta trois heures. Il était d'une belle humeur et tout rayonnant. Il me parla des poètes anglais sur lesquels je suis peu lettré, Shakespeare et Byron exceptés. Il toussait beaucoup. Il cachait toujours ses pieds sous la chaise. Au bout de trois heures, je m'aperçus qu'il avait des souliers percés et qui prenaient l'eau. Je n'osai lui en rien dire. Il s'en alla sans m'avoir parlé d'autre chose que des poètes anglais. »

Cette page est de Soumet; j'ai voulu la citer en entier parce qu'elle est excellente dans son pittoresque mi-réaliste c'est une de ces pages, qui se fixent dans votre mémoire, à une première lecture. Pour la biographie de Galloix, elle me semble capitale. C'est le résumé de la dernière période de sa vie, depuis le mois d'octobre 1827, où il arriva à Paris, jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante, date de sa mort. La scène que Soumet nous a décrite se renouvela chez les Romantiques qui tenaient salon : chez Charles Nodier, que Brandès appelle le patriarche du romantisme, et surtout chez V. Hugo, qui en était le capitaine. Partout, comme chez Soumet, il rencontra cette bienveillance française, sincère sans doute, mais « fragile, superficielle, éphémère, qui se traduisait par des paroles charmantes, des serrements de mains, du thé et des gâteaux... mais qui en restait là. »

Ce dernier mot n'est pas tout à fait exact. Le malheur qui va s'abattre sur Galloix, ne doit pas nous rendre injustes envers ceux à qui il dédiait ses vers. Quand V. Hugo connut son dénuement, il lui procura de l'ouvrage : un travail littéraire qui rapportait seize francs par jour, et Charles Nodier, le sachant malade, lui fit parvenir une assez forte somme avec ce billet : « Je vous envoie la moitié de ce que j'ai chez moi. C'est la première foi que je rougis d'être pauvre. »

Cependant un brusque changement s'opéra dans l'âme de notre poète ; il passa d'un extrême à l'autre : à l'enivrement succéda le découragement ; il s'aigrit, et du jour au lendemain, il prit en grippe ce qu'il adorait la veille la France et surtout Paris « ville de boue et fumée. »

A quelle cause attribuer ce revirement ? Les littérateurs qui ont étudié Galloix, se perdent en conjectures. La page de Soumet ne donnerait-elle pas la clef de l'énigme ? Galloix aspirait au premier rang : il voulait la gloire et il la voulait vite. Il croyait que Paris la lui donnerait. Mais que la réalité était différente du rêve ! Qu'elle était peu faite pour encourager ce poète de 20 ans ! Croyez-vous que c'est chose agréable, pour un jeune homme timide et très fier, de courir les salons, de cacher ses pieds sous la chaise, parce qu'il n'a que des souliers percés et qui prennent l'eau ? A Genève, du moins, il était chez lui, il avait des amis, qui n'attendaient pas, pour le secourir, qu'il fût trop tard :

« ...

Les cieux paternels abritaient mieux ma peine,
Et l'étranger n'a pas aux rives de la Seine
D'asile pour les maux du cœur. »

Le mal du pays en effet se fit sentir toujours plus aigu. Les lettres qu'il écrit à ses amis sont déchirantes. Il chante aussi sa douleur dans des vers poignants :

« Sur les rives de l'Arve, oh ! que ne suis-je encor !
Je souffre à respirer cet air pesant des villes,
Mon âme pour abri cherche de verts asiles ;
Là de son vol ardent ralentissant l'essor,
Elle rêve au doux bruit des feuillages mobiles.
O souvenirs secrets ! ô mon âme, ô passé ;
O temps qui ne sont plus ! vie amère, illusoire !
Fantômes oubliés qu'agite la mémoire,
Laissez-moi, laissez-moi ! le fleuve s'est glacé,
L'astre ne brille plus ; la nuit, la nuit est noire !

Paris, décembre 1827.

La première nuit de Noël, il écrit ces strophes :

Te voilà de retour, ô saint anniversaire,
Que dix-huit cents hivers ont fêté tour à tour !
O nuit, que chante encor ma muse solitaire,
Nuit aux longs souvenirs, te voilà de retour !
Te voilà de retour, et d'une année encore
J'ai vu les jours sans joie, égaux par la douleur,
Finir avec le soir, renaître avec l'aurore,
Et toujours aussi lents retomber sur mon cœur !
Ah ! je chantais au sein d'une terre chérie !
Alors, comme aujourd'hui, mes heures d'abandon
S'écoulaient, il est vrai, sans plaisir et sans nom,
; Mais je les entendais sonner dans ma patrie !

Noël ! Il ne devait plus l'entendre sonner ici-bas ! Ce saint anniversaire, il le chantera désormais dans une autre patrie. Dieu eut pitié de ce pauvre oiseau chanteur, égaré sur les rives de la Seine. Un dépérissement, une sorte de phtisie, le jeta sur une couche de douleurs ; il passa les derniers jours de sa vie, non pas abandonné de tous à l'hôpital, comme on l'a prétendu, mais dans la maison de santé d'un docteur Dubois. Il y mourut le 27 octobre 1828.

Deux jours avant de mourir, il écrivit encore cinq strophes vraiment belles. Nous les reproduirons quand nous tenterons d'apprécier l'œuvre de Galloix.

(A suivre)

P. CHRISTOPHE